

# new noise

4 1  
NOV-DEC  
1 7

BEL/LUX : 9,50€  
DOM/S : 9,50€  
CH : 15,50 FS  
CAN : 12,99 \$CAD

L 15721 - 41 - F. 8,90 € - RD



# Quicksand

BLUT AUS NORD • CONVERGE • JESSICA93 • CANNIBAL CORPSE • LEE RANALDO • AMENRA • JOHN MAUS  
GARY NUMAN • DEATH FROM ABOVE • IRON MONKEY • GRAVE PLEASURES • MONARCH • IDLES • KRIKOR  
DOWNTOWN BOYS • WITH THE DEAD • KADAVAR • GRUNTRUCK • THE EXPERIMENTAL TROPIC BLUES BAND  
CELESTE • WHEELFALL • WHITE HEAT • PROTOMARTYR • TRUPA TRUPA • R.I.P. • ONE LIFE ALL-IN

## DEERHOOF

Mountain Moves

(Joyful Noise/Differ-Ant)

INDIE-POP CHELOUE



Quatorzième album et rien n'a changé sous le soleil puisque la petite bande revient avec ses traditionnelles chansonnettes à la fois pop et alambiquées, telles les très réussies « Come Down Here and Say That », avec Laetitia Sadier au chant, morceau moitié dream-pop, moitié funk, quelque part entre Sparks et Animal Collective, et

« I Will Spite Survive » qui voit la participation de Jenn Wasner de Wye Oak (Juana Molina, Matana Roberts et la rappeuse asiatique Awkwafina font aussi partie des nombreux invités). On est bien loin des sonorités de la décennie précédente s'inscrivant sous l'influence d'un noise-rock franc du collier école Sonic Youth. Qu'importe, puisqu'au final le groupe continue de creuser son sillon déginglé à grand renfort de synthé bubble-gum, de micro-riff hard rock, de lignes de guitare math-rock-lo-fi, de mélodies ludiques, de rythmes sautillants, de breaks et d'arrangements inattendus, au gré de morceaux catchy, légers, ironiques et bruitistes par intermittence comme « Con Sordino » (traduisez « en sourdine »), « Ay That's Me », « Begin Countdown » ou ce « Mountain Moves » aux courbes jazzy (un sax s'invite). Quelle est la logique ? Quel est l'objectif ? Ces questions restent futiles aussi bien à l'écoute des propres compositions du groupe qu'à la découverte des trois reprises, celle rock'n'roll du standard R'n'B/soul des Staple Singers, « Freedom Highway », celle « pavarotienne » du « Gracias a la Vida » de la chanteuse chilienne Violeta Parra et celle piano-voix du « Small Axe » de Bob Marley. D'autant que l'intérêt de Deerhoof se situe justement dans sa capacité à surprendre. « Singalong Junk » le prouve avec le featuring splendide de Xenia Rubinov (et sa superbe voix soul), tout comme « Your Distopic Creation Doesn't Fear You », amené en territoire hip-hop par Awkwafina. D'ailleurs, les meilleurs titres restent sans conteste ceux qui accueillent une invitée et sauvent *Mountain Moves* de la routine. Car paradoxalement, dans leur étrangeté, les albums de Deerhoof finissaient par se suivre et se ressembler ces dernières années. De fait, malgré leurs qualités certaines, on peinait à s'y attacher durablement. Celui-ci restera donc un peu plus longtemps sur la platine.

RAFAEL PANZA 7,5/10

facebook.com/Deerhoof

## PERE UBU

20 Years in a Montana Missile Silo

(Cherry Red Records)

POST-AVANT-GARAGE



Raccrocher les crampons à temps est une décision que de nombreux groupes ne semblent plus savoir prendre. Pourtant, l'éponge, Pere Ubu l'avait jetée en 1982 après un *Song of the Bailing Man* qui sonnait déjà comme un album solo de David Thomas. Sous son seul nom, six sont sortis avant que Thomas ne décide,

en 1987, que l'heure était venue de rouvrir l'avant-Garage avec *The Tenement Year*, un petit chef-d'œuvre malheureusement oublié. Depuis, Ubu alterne le bon, le grandiose (*Why I Hate Women*, *Ray Gun Suitcase*) et le moins bon. Le dernier disque en date, *Carnival of Souls* (2014), étant largement meilleur que le regrettable *Lady from Shanghai* (2013), nous voilà malheureusement revenus, selon la rigoureuse loi de l'alternance, au moins bon. Moins bon, tout d'abord parce que l'inspiration n'est pas exactement ce qui tire ce nouvel album vers l'avant. Et s'ils ne sont pas moins de huit musiciens (dont trois guitaristes) à avoir apporté leur touche à *20 Years in a Montana Missile Silo*, on peine à trouver de véritables compositions et de vrais éclairs de génie ici. Sur plus de la moitié des titres, qu'on a un peu de mal

à appeler chansons, le groupe semble faire office de backing/big band de David Thomas, dont la voix endolorie est mixée au premier plan. Des bruitages se tissent, des ambiances s'installent, d'autres tombent à plat, des perturbations électroniques perturbent, d'autres irritent, mais on en reste là, sur notre faim. Un album de spoken words aurait presque été préférable. Autre petit problème : le temps de ces longs passages « ambient », Ubu est à l'agonie, et l'écouter passer l'arme à gauche relève de l'indécence. Sur le pénible « I Can Still See », David Thomas essaie de se convaincre lui-même (« *It's time to let go* ») alors que les soli de guitare s'embourbent et ne créent jamais l'hypnose souhaitée. Le final « Cold Sweat », véritable marche funéraire à laquelle on aurait aimé ne jamais avoir été invités, accentue encore le malaise. Heureusement, entre ces longs moments d'apitoiement, Ubu trouve la force de lancer une poignée de... missiles. Le début de l'album laisse en effet présager du mieux, avec le rigolo « Toe To Toe », pompé sur le riff de « Pushin' Too Hard » que Pere Ubu reprenait il y a plus de 40 ans, le jovial « Monkey Bizness », le funky et donc bien nommé « Funk 49 » et, de très loin le meilleur du lot, « Swampland » et sa mélodie qui se fait découper sur la fin, comme pour affirmer que oui, Ubu a encore quelques idées sortant de l'ordinaire à partager. Au final, ce sont les morceaux de courte durée et au tempo relevé, comme le catchy « Red Eye Blues », qui sauvent ce qui peut l'être, soit une petite moitié de disque. Ce nouvel album d'Ubu – dont le titre pressenti aurait été *Bruce Springsteen Is an Asshole* –, à l'instar de nombre de ses prédécesseurs, a été enregistré à Suma par Paul Hamann, décédé en septembre dernier à l'âge de 62 ans. Cette odeur de mort et de choses qui touchent à leur fin plane sur l'ensemble du disque.

BIL 5/10

ubuprojex.com

## NEIL YOUNG

Hitchhiker

(Reprise/Warner)

FOLK



Les plus fins connaisseurs de la chose youngienne attendaient avec impatience la parution de ce disque. Désormais trente-sixième album officiel de la discographie pléthorique du Loner, *Hitchhiker* a été enregistré en 1976, en une seule nuit par d'un côté Neil Young à la guitare acoustique, à l'harmonica ou au piano, et de l'autre

le fidèle camarade David Briggs à la console. Une fois captée, le singer-songwriter considère d'emblée cette collection de dix chansons folk comme un nouvel album à part entière, prêt à sortir. Mais son label, Reprise, n'est pas du même avis et refuse alors de faire paraître l'objet, sous prétexte qu'il n'entend là qu'une simple démo constituée de chansons destinées à être enregistrées avec un backing-band. Plutôt que de se plier aux doléances de son label, Young met les enregistrements de côté, puis dissémine la plupart de ces compositions sur plusieurs de ses albums au fil des ans, dans des versions différentes. Ainsi on retrouve « Pochahontas » (en acoustique), « Powderfinger » (interprétation live amplifiée avec le Crazy Horse) et « Ride My Llama » sur *Rust Never Sleeps*, « Captain Kennedy » sur *Hawks & Doves*, « Hitchhiker » (en électrique) sur *The Noise*, « Human Highway » (interprété par un groupe en acoustique) sur *Comes a Time*, « Campaigner » sur *Decade* et enfin « The Old Country Waltz » (interprété par le Crazy Horse) sur *American Stars'n Bars*. Quarante et un ans après leurs enregistrements, on découvre donc ces chansons dans leurs versions originales, et c'est sublime. Dénudées et dépouillées de tout superflu, elles nous apparaissent dans leur plus simple appareil, irradiantes de beauté. Elles trouvent même encore plus grâce à nos oreilles ainsi réunies, plutôt qu'éclatées au sein d'une discographie courant sur quatre décennies. Elles forment en effet un ensemble homogène, cohérent, tandis que leurs précédentes incarnations, aussi majestueuses soient-elles, pouvaient parfois s'intégrer maladroitement au sein de tracklists qui ne les mettaient pas forcément toujours en valeur (on pense notamment à « Pochahontas »,

« Powderfinger » et « Campaigner »). On est également ravi de découvrir deux inédits, le convaincant « Hawaii » et, surtout, l'excellent « Give Me Strength » qui, s'il était sorti à l'époque, serait sûrement considéré aujourd'hui comme un classique du catalogue de Young. Voilà donc bien un désarchivage totalement justifié, à la fois de par son importance historique et ses qualités intrinsèques.

BERTRAND PINSAC 7,5/10

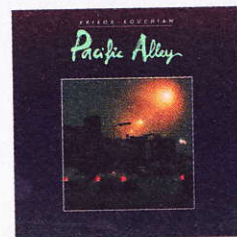
neilyoung.com

## KRIKOR KOUCHIAN

Pacific Alley

(L.I.E.S.)

SYNTHWAVE



Premier album sorti sous son propre nom, après avoir signé d'innombrables EP sous son seul prénom ou sous le pseudo de Crackboy, *Pacific Alley* condense tout ce que le producteur versatile manigance dans son studio depuis maintenant plus de 15 ans, avec la volonté de ne

jamais faire deux fois la même chose. Apparu avec la queue de comète de la French Touch et après être passé par la techno minimale, la ghetto house, l'electrofunk et la musique concrète, le voici hébergé en toute logique par le label L.I.E.S., activé depuis Paris par le stakhanoviste label-manager Ron Morelli. Avec Ark, I:Cube, Pepe Bradock ou Low Jack, Krikor fait partie de ces producteurs touche-à-tout de génie, qui apportent une touche *leftfield* à des genres et sous-genres confinés d'ordinaire à la niche « club ». S'il n'a pas perdu de vue la fonction dancefloor, elle est ici tempérée par un concept de bande-son imaginaire d'un thriller de série B *circa* 1986, dans une ambiance moite et nocturne qui rappelle celle de films comme *Manhunter*, *Cruising* ou *To Live and Die in L.A.* Avec une finesse mélodique qu'on ne lui connaissait pas, Krikor ressuscite à merveille ces atmosphères crépusculaires d'échangeurs routiers bordés de néons et de palmiers, ces plages de Californie où batifolent des culturistes à mulet et pantalons à pincés, mais où se nichent psychopathes, serial killers et junkies derrière une apparence de paradis lounge où l'on boit des cocktails avec des pailles rose fluo. Fidèle à ses racines synth-funk, Krikor maîtrise aussi bien les plages ambient rétro-mélancoliques (les splendides « Onda Vaselina », « White Snow » ou « Armas y Heroína ») que la club-music déviante, usant de synthés qui gondolent comme des VHS cuites par les UV et des boîtes à rythmes analogiques qui claquent avec la vélocité d'un cul flasque. Pour autant, Krikor n'a rien d'un fétichiste des années 1980, et c'est plutôt la relecture contemporaine et très personnelle de ses propres souvenirs qui interpelle ici. Boogie-funk, hip-hop, new wave, ambient, EBM... Tous ces courants musicaux coexistent en filigrane, sans jamais se manifester explicitement comme tels, mais dans une réinterprétation tout ce qu'il y a de plus actuelle, avec bien assez de fantasmes envoûtants et de puissance évocatrice pour réconcilier les générations. Se laissant plus de liberté de manœuvre que sur son précédent album (*Land of Truth*, sorti sur Tigersushi en 2009), Krikor paye ici un tribut sincère et spontané à ses racines musicales, et à Wang Chung et Prince en premier lieu : le son psyché-funk (« Raw Deal », ou l'irrésistible regainne downtempo de « Zulette ») se teinte par endroits d'une phosphorescence un peu malsaine, comme une latino transgenre sous meth racolant des clients dans une station-service à 5h du mat (« Reyes del Barrio », « Niños Matadores »). Un album qui pourra trôner fièrement aux côtés des reliques bizarro-dance de Beau Wanzler, Palm-bomen II et autre Legowelt. Mais avec cette touche d'émotion en plus qui va droit au cœur et le préserve de toute ironie conceptuelle. Un coup de maître !

JULIEN BÉCOURT 8,5/10

krikor.fr